

Tous les romanciers ont envie d'écrire un conte qui traverserait le temps

Gravés dans la mémoire, les contes pour enfants perdurent et cheminent dans l'esprit des plus grands. Le romancier Daniel Picouly et la spécialiste de littérature jeunesse Sophie Van der Linden analysent le rapport que chacun entretient avec ce genre populaire, aux confins du songe et de l'abstraction.

Quiconque a fréquenté tout jeune des pommes empoisonnées, des crapauds visqueux et des sorcières bossues conserve tout un réservoir d'images précieusement fixées sur la rétine. Et qui a rêvé enfant aux reflets d'une étrange pantoufle de verre connaît la beauté et la force des contes, ces drôles d'histoires perçues à la fois comme d'in vraisemblables histoires à dormir debout et comme des errances périlleuses en des contrées chimériques. Si les contes plaisent autant aux parents qu'aux enfants, c'est en réalité un juste retour des choses, car ces affabulations n'étaient pas, à l'origine, destinées à la jeunesse.

Descendant des mythes, vieux de plusieurs millénaires, les contes ont connu un essor à l'époque moderne grâce aux marchands ambulants, qui les ont colportés parmi les almanachs, missels, recueils de nouvelles et faits divers. Transmis par la tradition orale, ils agrémentaient les soirs passés ensemble à la veillée, mais leur contenu parfois cruel n'était pas toujours adapté à toutes les oreilles !

Spécialiste de littérature enfantine, Sophie Van der Linden restitue dans leur contexte ces récits du merveilleux : "À l'origine, ces histoires n'excluaient pas les petits, mais elles ne leur étaient pas adressées non plus, car elles intéressaient un large auditoire, rassemblé le soir dans les villages. Ce n'est que lorsque les contes ont été écrits, après les recueils de Perrault donc, qu'ils vont être orientés de plus en plus vers un public enfantin."

À la toute fin du XVIIe siècle, en effet, Charles Perrault fait paraître un premier recueil. Intitulé *Histoires ou contes du temps passé*, avec des moralités, cet opus également sous-titré " *Les Contes de ma mère l'Oye* " rassemble des textes en prose, collectés et recomposés à partir de la culture orale, comme *Le Petit Poucet*, *Cendrillon*, *Le Petit Chaperon rouge* ou *La Belle au bois dormant*.

Sophie Van der Linden, qui vient de publier *Tout sur la littérature jeunesse* (éd. Gallimard), un guide passionnant pour les parents, précise que le développement de l'illustration va favoriser la diffusion des contes auprès des jeunes lecteurs, qui en deviennent alors les vrais destinataires. Avec la parution au début du XIXe siècle des contes des frères Grimm, en Allemagne, et celle des contes d'Andersen, au Danemark, le genre s'érige en répertoire littéraire, d'abord réservé aux rejetons de la bonne société.

"*Le Petit Chaperon rouge* est très emblématique : c'est l'un des contes les plus illustrés en France, et le plus adapté, y compris pour les tout-petits avec des versions spécifiques, alors que dans sa source et ses origines, il n'était pas destiné à un public enfantin. C'est un texte qui parle de la sexualité féminine et qui est plein de sous-entendus !", pointe encore la spécialiste des ouvrages pour la jeunesse.

Mais si les contes ont traversé les temps, c'est aussi grâce à des schémas narratifs qui les rapprochent des grands récits initiatiques. L'écrivain Daniel Picouly, qui excelle autant dans la fiction jeunesse que dans les romans pour adultes, prise la structure et la richesse des contes : "Avec son aspect concis, le conte est la première structure narrative que l'on repère quand on est enfant, déclare-t-il. Cette structure est construite autour de la notion d'obstacle : vous avez d'un côté le prince, de l'autre la princesse et le dragon. Et déjà, tout petit, vous comprenez qu'entre ce que vous désirez et l'objet désiré il y a un obstacle, le dragon !"

Enclin à voir dans la fonction première de ces récits la possibilité de confronter le lecteur à un " processus qui permet de passer de l'immaturité à la maturité ", Daniel Picouly ajoute : " Il faut convaincre le lecteur qu'à la fin du conte il aura triomphé de tous les obstacles qui l'ont effrayé."

.../...

.../...

Mais l'auteur de *L'Enfant léopard* et de la célèbre Lulu Vroumette considère que la langue ouvragée et la dimension poétique des contes ont contribué à renforcer la puissance évocatrice de ces histoires universelles. " Quand on me suggère de simplifier le vocabulaire pour mes jeunes lecteurs, je ne suis pas d'accord, explique-t-il. Car dans *Le Petit Chaperon rouge*, quand on a lu enfant le passage : "Tire la chevillette, la bobinette cherra", est-ce que l'on s'est arrêté faute d'en comprendre le sens ? Non. On a au contraire intégré quelque chose que l'on apprendra à qualifier plus tard : la dimension poétique des mots. Ce ne sont pas seulement les histoires qui nous font grandir, c'est également l'accès aux mots, le vocabulaire, la poésie... "

Des romanciers séduits par le conte

Aussi épurés dans leur expression que les romans pour adultes, les contes ont séduit peu à peu un grand nombre d'auteurs dits généralistes, qui se sont piqués au jeu de ces récits échevelés, où les fées peuvent deviser et chahuter avec les animaux de la ferme. Guy de Maupassant, George Sand, Alphonse Daudet ou Marcel Aymé ont souvent expérimenté le genre, au point, pour les deux derniers, d'avoir acquis une nouvelle célébrité grâce aux *Lettres de mon moulin* (Daudet) et *Les Contes du chat perché* (Aymé). Plus récemment, des écrivains a priori encore plus éloignés de l'univers enfantin ont fait eux aussi des incursions dans ce domaine : Eugène Ionesco, Marguerite Duras, Virginia Woolf, Oscar Wilde et même Frédéric Dard, le père de San-Antonio. Que recherchaient-ils en explorant la texture du conte ? Que voulaient-ils prouver en échafaudant de plaisants apologues, pleins de formules magiques, de bizarreries et d'onomatopées ?

Daniel Picouly, qui a apporté sa touche à la version ancestrale d'un conte d'Andersen (*La Petite Poucette*, publié pour la première fois en 1835) avec sa *Poucette de Toulaba* (éd. Rue du Monde, 2005), est formel : " Tous les romanciers ont envie d'écrire un conte qui traverserait le temps ! Si la magie de certains textes perdure, c'est parce qu'ils contiennent des enseignements fondamentaux. À l'école, j'avais reçu en prix *L'Enfant au fennec*, de Jacques Dupont : l'histoire d'un gamin d'une dizaine d'années, qui avait d'ailleurs ma couleur de peau, et qui va récupérer un fennec en plein hiver sur un tarmac d'aéroport. Le petit garçon comprend vite qu'il devra remettre ce petit renard qui tremble de froid à quelqu'un qui part vers un pays chaud, pour le sauver. "

Et de poursuivre, en prenant soin de préciser que son exemplaire de 1957 de *L'Enfant au fennec* n'a jamais quitté sa bibliothèque : "Ce conte m'a appris une vertu essentielle : il faut savoir se séparer des choses que l'on aime pour qu'elles survivent. Si un livre vous enseigne cela à 10 ans, il a fait beaucoup pour vous !"

Ce que l'on retient d'un conte demeure donc éminemment personnel, mystérieux, intime. Avec *La Poucette de Toulaba*, illustrée par Olivier Tallec, Daniel Picouly a proposé une réécriture exotique et tendre du conte d'Andersen. Aujourd'hui encore, le romancier est intarissable quant à la modernité de l'histoire de cette fillette minuscule et sans défense : "Poucette est une petite fille sur laquelle tout le monde veut exercer son désir, comme s'il était normal de vouloir la posséder ! Ce conte est d'une grande force et d'une très grande violence. C'est une lecture d'aujourd'hui apprenant aux petites filles qu'elles n'appartiennent pas à ceux qui les désirent. En le lisant, elles se sentent autorisées à ne pas accepter cette pression violente. Tout le pouvoir des contes est là : ils contiennent à la fois une histoire, un imaginaire et des enseignements fondamentaux."

Pour Sophie Van der Linden aussi, les enseignements tirés des contes possèdent de hautes valeurs morales : "Au-delà de la notion d'initiation, ces textes nous accompagnent dans cette grande entreprise qui est celle de grandir. Et lorsque des écrivains de littérature générale se frottent à la structure archétypale du conte, leurs textes gagnent souvent une portée philosophique", renchérit-elle. Avouant sa préférence à l'adolescence pour les écrits les plus sombres d'Andersen, l'autrice qui publie aujourd'hui des romans

.../...

.../...

pour adultes s'est surprise à voir rejaillir sous sa plume, en filigrane, un vieux vestige exhumé de ses lectures enfantines : "*La Chèvre de monsieur Seguin* reste le conte qui m'a accompagnée le plus longtemps. Je l'ai gardé en arrière-plan de mon inconscient et j'ai convoqué le thème du conte de Daudet dans mes deux premiers romans, où j'ai fait de la question de la liberté des femmes un point crucial. Je me suis alors souvenue de mon attachement à *La Chèvre de monsieur Seguin*, dont la quête absolue de liberté m'a toujours fascinée. "

par Hélène Rochette
(Télérama – jeudi 16 décembre 2021)

<https://www.telerama.fr>